

«Nous dépendons entièrement de l'eau de pluie»

Du Social Communication Office de l'ADCS

Le district de Seseie-Tsaedaemba se trouve au sud-est de la ville d'Adigrat. Comme beaucoup de régions de l'est de l'Ethiopie, il est particulièrement touché par la sécheresse. Seseie-Tsaedaemba n'a pas beaucoup de ressources naturelles, ses conditions climatiques sont peu prévisibles, la pauvreté est omniprésente et les paysans possèdent rarement plus d'un demi-hectare de terre à exploiter. Quant aux installations sociales sanitaires ou de formation, elles sont pratiquement inexistantes.

Pendant la dernière mousson, le produit de la récolte a été plus restreint que prévu, du fait des conditions climatiques, et le prix de l'alimentation, qui lui a augmenté, a déjoué toutes les stratégies alternatives. L'est de l'Ethiopie ne bénéficie que d'une mousson par année, que ses habitants appellent le Kiremt. Le Kiremt devait commencer en juin, mais en 2009 il a hésité à se déclencher jusqu'à la mi-juillet. La pluie est venue trop tard, elle s'est arrêtée trop tôt, et la plus grande partie des cultures ont séché sur pied, ce qui a provoqué d'énormes pertes dans la récolte.

L'histoire du paysan Ato Gebreselassie Kidanu Araya

Ato Gebreselassie Kidanu Araya a 54 ans. Il est père de sept enfants. Il vit dans le village d'Endagabir et cultive sur son terrain de l'orge, du froment, des tomates et des pommes de terre. «Cela fait déjà trois ou quatre ans que la pluie se fait attendre et les gens souffrent parce qu'il n'y a rien à manger», répond-il lorsqu'on lui demande quelle est la situation de la sécheresse dans son village.

Ses espoirs ont eux aussi été amèrement déçus au vu de la pauvreté de sa propre récolte. Normalement, Ato Gebreselassie pouvait compter sur une récolte de 200 kg de pommes de terre, mais il n'en a récolté que 75 kg. C'est pareil pour les céréales: au lieu des 250 kg d'orge habituels, Ato Gebreselassie n'a pu moissonner que 50kg. «Avec cela, nous avons au mieux trois mois de nourriture, pas plus. Dieu seul sait comment je vais pouvoir assurer le survie de ma famille», constate le paysan. «Nous dépendons entièrement de l'eau de pluie. Lorsqu'il pleut suffisamment, nous pouvons compter sur une bonne récolte et nous avons alors de la nourriture pour deux repas par jour. Lorsqu'il ne pleut pas, nous n'avons pas suffisamment de récolte, nous n'avons rien à manger. Vous imaginez bien ce que cela signifie», ajoute-t-il.

Ato Gebreselassie croit que le déboisement est responsable du changement climatique. Autrefois, le village était vert, dit-il, mais peu à peu, le désert a gagné du terrain. Les arbres ont tous été abattus alors que c'est eux qui faisaient venir la pluie. Les arbres nettoient l'air et l'air humide fait venir la pluie. Mais il n'y a plus un seul arbre dans le village.

Le paysan et sa femme se font beaucoup de souci pour leurs enfants parce qu'ils n'arriveront pas à tenir toute l'année avec leur maigre réserve de céréales. La famille espère un soutien du gouvernement ou de l'église catholique d'Adigrat dans le cadre du programme «Cash for Work». Il n'y a pas d'autre espoir de survie pour eux.

Ato Gebreselassie ajoute: «Si une organisation caritative était prête à construire des postes de captage de l'eau pour nous, un réservoir et des canaux en béton, nous pourrions ensuite subvenir à nos besoins et nous ne dépendrions plus de l'aide des autres. Notre grand problème est le manque d'eau.»

Ato Gebreselassie craint l'avenir: «Nous sommes au bout de nos provisions. Dieu seul sait ce qui va arriver quand nous n'aurons plus rien.»



Ato Gebreselassie (à gauche) récolte des tomates en compagnie de sa femme Berhan

Le programme «Cash for Work»

Dans son aide d'urgence, Caritas adopte des méthodes destinées à encourager l'activité rémunérée des personnes dans les régions en crise. En ce qui concerne «Cash for Work» («De l'argent pour un travail»), les personnes ont la possibilité de gagner un revenu qu'ils ne pourraient pas gagner autrement dans la situation difficile qui est la leur. Les programmes «Cash for Work» respectent l'autonomie et la libre disposition de soi-même des participants, les personnes conservent leur dignité et elles peuvent décider par elles-mêmes de ce qu'elles achètent avec leur salaire.

Pour 20 jours de travail, en Ethiopie, le travailleur ou la travailleuse gagne un salaire d'environ 200 ETB (devise éthiopienne). Pour cette somme, on peut acheter environ 40 kg de maïs qui permettront de nourrir une famille de cinq personnes pendant trois mois.

Ces travaux profitent à la commune et sont axés sur la durabilité et la prévention. On construit des routes, on terrasse des pentes, on érige des digues de pierre sèche qui offriront des perspectives d'un développement futur: accès et commerce grâce aux routes, reboisement et diminution de l'érosion grâce aux terrassements, protection contre l'érosion, conservation de la terre et de l'eau et gain de terres arables grâce aux digues de pierre sèche.